

BULLETIN SALESIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 10)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle. (LÉON XIII)

(LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romains, 9.

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, Ménilmontant

Sommaire: Pourquoi ce triomphe du Pape? — Nouvelles de Dom Bosco — Nécrologie: M. le Comte Fleury-Colle — Une visite à Dom Bosco — Exploration de la Terre de Feu: Lettre de Dom Fagnano, préfet apostolique — Histoire de l'Oratoire St. François de Sales — Grâces de Marie Auxiliatrice — Coopérateurs défunts pendant l'année 1887.



POURQUOI CE TRIOMPHE DU PAPE?

Le jour où Pie IX vit la mort sécher ses larmes et transformer sa prière, ses adversaires allaient répétant qu'avec lui la Papauté, elle aussi, descendait dans la tombe. Et quand Léon XIII, élu Souverain Pontife, apparut, totalement dépossédé, sur la scène de l'histoire, il avait contre lui tous les Gouvernements de l'Europe.

Dix ans à peine se sont écoulés, et le spectacle est bien changé. Le monde entier est en ce moment à Rome, pour acclamer dans la variété de ses idiômes, et dans une touchante union des cœurs, le Pontife Romain que tous saluent Père et Pasteur universel, en déposant à ses pieds avec la splendeur de dons précieux, les plus éloquents protestation de fidélité, de joie, de respect, de vénération. Quel est donc ce mystère? Pourquoi la barque de Pierre, tourmentée par les flots en furie, et au dire

des méchants, près de sombrer, pourquoi a-t-elle trouvé des eaux plus tranquilles?

Pourquoi le Jubilé Sacerdotal de Léon XIII a-t-il pris des proportions d'enthousiasme et de générosité inconnues jusqu'ici?

D'où vient que les mêmes incroyants d'il y a dix ans, à la vue de ces solennités imposantes, de ce concours si unanime et si universel de peuples si divers, d'où vient qu'ils sont contraints de confesser le miracle opéré par Dieu en faveur de son Pontife? C'est que le Pape est le Vicaire de Jésus-Christ; c'est qu'il est le successeur de ce pauvre pêcheur de Galilée, établi comme pierre fondamentale de l'Eglise, par son divin Fondateur, qui lui a confié les clefs du royaume des cieux.

C'est que Jésus-Christ l'a investi de toute son autorité, promettant de ratifier dans le ciel tout ce qu'il aurait prononcé sur la terre; c'est enfin que cette promesse assure à Pierre l'assistance constante de l'Esprit-Saint. En un mot la parole et la promesse de Jésus constituent la raison dernière de tous les hommages que l'on vient rendre à son Vicaire à Rome.

Et comme les fleuves retournent à l'Océan, d'où ils sont sortis, c'est vers Jésus dont elles émanent, que retournent ces touchantes démonstrations d'amour, ces présents magnifiques et ces vœux des souverains, ces pacifiques ambassades de tous les peuples

de la terre. Une fois de plus, Rome, parce qu'elle possède le Pape, apparaît comme la capitale du monde entier. N'est-ce pas à Rome que s'adressaient aussi ces paroles du prophète Isaïe à Jérusalem: Lève-toi et ceins ton front des splendeurs de la joie; tressaille d'allégresse, parceque voici ta gloire. Les rois et les peuples s'empressent vers toi de toutes parts; et toutes les régions t'apportent le tribut de leurs hommages, comme toute terre t'offre le fruit de sa fécondité. Oui, en vénérant le Pape, c'est Jésus lui-même que nous adorons; et nos félicitations au Chef visible de l'Eglise, au jour de ses noces d'or, remontent jusqu'au Chef invisible de l'Eglise, jusqu'à Jésus-Christ qui accorde au Pontife suprême que nous fêtons, une verte vieillesse et des jours nombreux.

C'est Jésus qui l'a fait son Vicaire; c'est Jésus qui a béni au-delà de toute espérance les généreuses sollicitudes et les difficiles entreprises de son Pontificat. Mais, comme saint Paul, Léon XIII peut dire que s'il est ce qu'il est par la grâce de Dieu, cette grâce n'a pas été vaine et inféconde entre ses mains; si Dieu lui a donné l'accroissement, c'est que l'Élu n'a rien négligé pour l'entourer de soins et la faire grandir. Successeur de Pie IX dont le long et vigilant Pontificat avait renouvelé la vie de l'Eglise et suscité de tous côtés l'ardeur des saintes luttes et de la noble résistance, Léon XIII était vraiment l'homme désigné pour recueillir un héritage si lourd et si glorieux. Zèle ardent et prodigieuse activité, culture délicate d'un esprit aux conceptions vastes et profondes, caractère indomptable dans sa patience, pratique précieuse de la plus sage diplomatie, Léon XIII a mis au service d'une idée magnifique tout ce qu'il est: et voilà que devant l'Eglise des horizons nouveaux se sont ouverts.

L'histoire dira peut-être un jour que son règne a été la paix après la guerre, la paix féconde et triomphante, après la guerre nécessaire.

Dès maintenant, les acclamations parties de quatre vents du ciel, forment comme un arc de triomphe gigantesque au-dessus du Vatican, qui projette au loin les splendeurs de sa gloire et appelle sur les lèvres un cri qui est au fond de tous les cœurs: *Vive Léon XIII!* Et en même temps que les dons offerts par tous les peuples au Saint-Père disent bien haut le désir universel d'honorer le Vicaire de Jésus-Christ, les

immenses trésors qu'on dépose généreusement à ses pieds, pour secourir son auguste pauvreté, essuyeront bien des larmes parmi nos frères, car jamais personne n'a recouru en vain au plus bienfaisant des Pères. Un fidèle ami du Saint-Siège disait avec raison: *Qui donne au Pape prête à Dieu.* Heureux donc qui aura pu, en cette occasion solennelle, envoyer son obole au Souverain Pontife. En imitant les Rois Mages qui offrirent de l'or à Jésus-Enfant, ils ont cherché à consoler le Pape qui aura un moyen de se montrer toujours le Père de tous les malheureux.

Et nous, pleins d'une sainte allégresse, prenons part de nouveau à cette joie du Pontife, acclamé par des millions et des millions de fils; de tout notre amour et de toute notre vénération, souhaitons-lui une continuelle et riche moisson de triomphes; prions enfin avec lui pour que le Seigneur lui accorde la grâce de reconcilier tous les cœurs à Dieu et que personne ne soit plus exclu de la grande fête des nations. Les hommages des Souverains, les Assemblées des Evêques, de la chrétienté tout entière ne sont que l'expression des grandes idées de charité universelle, qui font désirer à Léon XIII le jour où il n'y aura plus qu'un Pasteur unique pour un seul troupeau.

Vive Léon XIII! Les nations catholiques l'acclament comme un des Pontifes les plus grands et les plus sages qui se soient assis dans la chaire de Pierre. Les nations qui ont le malheur d'être hors de l'Eglise Catholique ne trouvent qu'une voix pour l'applaudir et pour reconnaître en lui le personnage le plus docte et le plus illustre du dix-neuvième siècle. C'est en un mot le monde entier qui se presse aux pieds du Pontife Romain!

Ainsi s'exprimait Mgr. Cagliero en terminant le discours qu'il a prononcé dans l'église de Marie Auxiliatrice, à l'issue de la messe solennelle célébrée par lui, le jour du Jubilé Sacerdotal du Saint-Père.

Vive le Vicaire de Jésus-Christ!



NOUVELLES DE DOM BOSCO.

Nos lecteurs ont encore le souvenir des cruelles angoisses de la famille Salésienne, pendant les derniers jours de décembre.

La maladie de notre vénéré Père venait, presque subitement, de prendre une tournure qui nous défendait toute espérance, en dehors d'une grâce de résurrection.

Rien n'a été négligé pour l'obtenir. Prières privées et publiques, triduos, neuvaines, œuvres de charité et de pénitence, offrande de la vie, tout a été mis en œuvre par des milliers d'âmes pour contraindre la bonté divine à accorder un sursis à Dom Bosco. Notre bien aimé Père, de son côté, avait demandé à un de ses fils de lui donner la bénédiction de Marie Auxiliatrice qu'il a prononcée lui-même tant de fois, pour intéresser la Reine du Ciel à des misères de toute nature.

Notre Dieu n'a pu résister à des supplications montant vers lui de mille pays des deux mondes; et Marie Auxiliatrice, ramenant son serviteur sur la terre, l'a rendu à sa famille, aux âmes.

Bénédissons Dieu et cette Mère toute bonne d'une grâce si précieuse, et tâchons de la mériter un peu en devenant meilleurs: c'est de toutes les formes de la reconnaissance, celle que Notre Seigneur et Marie Auxiliatrice aiment surtout.

Une fois de plus, il a été démontré que la prière, appuyée sur les mérites de Notre Seigneur Jésus-Christ, sur l'intercession toute puissante de Sa divine Mère, et faite d'ailleurs avec foi et persévérance, obtient tout.

C'est le 30 décembre qu'une lueur d'espérance se fit jour; le lendemain, 31, les quatre médecins rédigeaient un bulletin auquel nous osions à peine croire de peur d'une déception qui eût été si pénible. Cependant l'heureuse nouvelle d'un mieux sensible et du péril conjuré fut télégraphiée à Paris, afin de rassurer un peu les amis de Dom Bosco en France, et de donner aux prières l'élan d'une confiance qui décuple toujours la ferveur.

Les jours suivants, le mieux s'est encore accentué, et a fini par laisser la presque certitude d'une guérison sinon parfaite, du moins suffisante pour que Dom Bosco continue à être notre appui, notre conseil et notre guide.

Ce bon Père garde encore le lit; et nous craignons même qu'il ne soit condamné à passer désormais sa vie dans sa chambre.

Il ne serait lui-même pas étonné de voir cette crainte se réaliser. En effet, entendant parler l'autre jour, autour de son lit, de certaines dettes assez considérables qu'il s'agissait de payer à tout prix: « *Je regrette*, dit-il, *de ne pouvoir plus venir à votre secours comme je le faisais autrefois, en allant moi-même chercher les aumônes; avant même de tomber malade, j'avais dépensé mon dernier sou: me voilà maintenant sans ressources, et cependant nos enfants continuent à demander du pain. Comment ferons-*

nous? Il faut qu'on le sache: ceux qui voudront exercer la charité envers Dom Bosco et ses orphelins, ne doivent pas attendre que j'aillent tendre la main moi-même: je ne le pourrai plus. »

En admettant même que Dom Bosco ne puisse plus quitter sa chambre, la grâce déjà obtenue restera une faveur inestimable: nous aurons encore notre Père bien aimé. A force de filiales attentions, nous essayerons de lui rendre moins lourd le fardeau de sollicitudes qu'il persiste à retenir sur ses épaules: mais nous ne pourrons l'empêcher de jeter souvent un regard attristé sur cette vaste moisson d'âmes où il porta, voilà bientôt cinquante ans, son cœur et ses bras. Son travail personnel, il n'en tient pas compte: il ne voit que ce qui reste à faire, et son zèle lui arrache des gémissements sur le petit nombre des ouvriers. Pour obliger la Providence à étendre le miracle qui soutient ses Œuvres, Dom Bosco rêve sans cesse de nouvelles fondations.

Da mihi animas! c'est là sa prière continuelle, la pensée qui lui fait oublier l'âge, les souffrances, les soucis; c'est une préoccupation qui est le centre de toutes les autres. Aussi, quelle joie à l'annonce de la plus petite chose intéressant la gloire de Dieu! Avec quel bonheur il donne l'ordre, dès que la Providence lui en fournit les moyens, d'exécuter un projet de salut longtemps caressé.

On le sait maintenant plus que jamais: seules les prières de ceux qui l'aiment, parce qu'ils le connaissent, retiennent encore Dom Bosco sur la terre.

Nous avons l'intime conviction que le ciel subit à son endroit une violence de tous les instants: il suffit, pour n'en pouvoir douter, de connaître à quel point l'organisme du pauvre Père est ruiné par les immenses labours d'un infatigable apostolat.

Mais nous pouvons affirmer avec une égale certitude que l'être moral de Dom Bosco n'est soutenu que par la pensée de faire plaisir à Dieu en servant ses frères. Dès lors, si par impossible cet aliment surnaturel venait à lui manquer un jour, nous n'aurions plus de Père: sans secousse, mais sans que rien le fût retenir, il irait chercher dans le sein de Dieu ce que la terre ne voudrait plus lui offrir: des âmes et des âmes sauvées. Cette réflexion est celle de tous ceux qui approchent Dom Bosco, surtout depuis le péril qu'il vient de courir. Nos Coopérateurs en seront frappés comme nous; et nous n'en sommes plus à nous demander ce que cette réflexion leur inspirera de particulièrement généreux.

Ils peuvent être assurés que notre bien aimé Père renaîtra et reprendra des forces toujours plus grandes, à mesure que les aumônes lui arriveront plus abondantes. Jusqu'ici, Dom Bosco ne prenait des bienfaits de ses Coopérateurs que la sainte joie de les partager à ses enfants: maintenant c'est Dom Bosco lui-même qu'il s'agit de secourir, en même temps que sa famille d'adoption.

Une parole comme celle-là dira à la France qu'elle a encore quelque chose à ajouter aux

trésors de reconnaissance que lui a voués Dom Bosco; et ce bon Père ne tardera pas, nous l'espérons, à recevoir comme une nouvelle vie, d'un pays dont le nom seul appelle du fond de son cœur des paroles émues et de touchantes bénédictions.

NÉCROLOGIE

M. FLEURY-COLLE, COMTE ROMAIN.

Dans notre *Bulletin* de janvier, nous avons promis à nos lecteurs de leur faire connaître ce que fut pour Dom Bosco et pour ses Œuvres notre excellent ami et bienfaiteur insigne, Monsieur Fleury-Colle, comte romain, décédé à La Farlède (Var) dans la nuit du 31 décembre au premier janvier.

L'origine et l'histoire de ses relations avec le fondateur de la famille salésienne offre des particularités trop édifiantes pour que nous songions à en priver les âmes. Fils d'un avocat distingué du barreau de Toulon enlevé prématurément au milieu d'une brillante carrière, M. Colle, avocat comme son père, eut à recueillir de bonne heure l'héritage d'un nom qui signifiait science, charité et dévouement à toutes les nobles causes.

Une alliance, de celles qui sont à la fois une récompense et une bénédiction, promettait au nouveau foyer chrétien toutes les nobles et saintes joies de celui qui venait de disparaître. La fille du général de division baron Buchet, apportait dans la famille qui devenait la sienne, une foi où le caractère paternel avait laissé sa puissante empreinte.

Engagé volontaire à 15 ans dans les armées du premier empire, le petit soldat, à force de bravoure et de mérite, avait conquis les étoiles, puis était devenu Pair de France.

Tout fier de retrouver dans l'ardeur généreuse pour le bien et la calme énergie chrétienne de son enfant, comme un reflet charmant et doux de son indomptable et tranquille courage dans les batailles, le vieux guerrier demandait à Dieu, avant de chanter son *Nunc dimittis*, l'ineffable consolation de saluer dans son berceau un petit être, héritier de tant de vraies gloires et de si belles espérances.

« Cependant, pour mieux marquer la grandeur » de ses desseins sur cet enfant dont la sainteté » devait récompenser tant de bonnes œuvres, » Dieu semblait vouloir refuser à la charitable » famille tout espoir de postérité.

« Il fallait que ce fruit béni, plus particuliè- » rement formé pour le ciel fût vraiment un » fruit de prière. Aussi, pendant douze ans, Dieu » parut rester sourd à toutes les supplications. » Loin de se décourager par une si longue » attente, la pieuse famille, avec la sainte per- » sistance des enfants de Dieu, continuait à lut- » ter avec le ciel et redoublait de prières et de » bonnes œuvres.

» Pendant trois ans, le grand-père maternel » de Louis, le Pair de France, le général dont » nous avons dit le mérite, ajouta tous les ma- » tins à ses prières un *Pater* et un *Ave* pour de- » mander à Dieu de vouloir bien donner un en- » fant à sa fille.

» Ainsi sa foi, forte comme sa valeur ne crai- » gnait pas de se traduire dans des actes exté- » rieurs d'une piété touchante.

» La mesure des prières et des sacrifices que » le ciel exigeait avant de faire au heureux » parents le don si ardemment, si saintement et » si longtemps désiré, fut enfin comblée; et » Dieu se disposa à la répandre sous forme de » grâces de choix, les plus abondantes et les plus » signalées, sur le jeune enfant dont la naissance » apportait une si grande joie dans une famille » où tous les cœurs s'unissaient pour remercier » et bénir le Seigneur » (1).

Dès ce moment, M. Colle partagea ses soins entre l'éducation de son fils, et l'administration de sa fortune, qui fut toujours pour lui un instrument de largesses chrétiennes en faveur de toutes les œuvres catholiques; celles de son pays eurent tout particulièrement des preuves de sa charité. Il faudrait pour les énumérer toutes, parcourir la liste de toutes les entreprises de salut, locales et françaises au sens le plus étendu de ce mot.

La presse catholique, les écoles libres de Toulon, les Filles de la charité, le Cercle catholique des ouvriers, les Conférences de St. Vincent de Paul viendraient en première ligne dans ce mémorial de bienfaits de tous les instants.

Seize ans s'écoulèrent dans le calme d'une vie chrétienne généreuse et forte.

Louis, de son côté, grandissait en âge et en sagesse, donnant le spectacle ravissant d'une âme entièrement tournée vers Dieu et vers le bon plaisir divin. Il n'y avait qu'une épreuve à redouter pour ce bonheur paisible: elle ne fit pas défaut; et l'épreuve vint broyer des cœurs à qui il manquait encore le sceau suprême de ceux que Dieu a marqués pour le séjour où la joie surpasse tout sentiment.

Une de ces maladies qui ne pardonnent guère, vint annoncer aux parents désolés que leur fils n'était point fait pour la terre. Le ciel qui avait hésité si longtemps à l'accorder, semblait pressé de soustraire cette virgine existence au souffle impur du monde mauvais.

Marie Auxiliatrice avait choisi cette heure pour accorder les meilleures grâces à celui qui s'en allait, comme aussi les seules véritables consolations aux âmes qu'il laissait en exil.

(1) LOUIS ANTOINE FLEURY-COLLE, DE LA FARLÈDE, par l'abbé Jean Bosco, p. 16-18 (un gracieux volume in-16). On trouvera dans toutes les Librairies Salésiennes cette pieuse notice sur un enfant qui a répandu autour de lui la bonne odeur de Jésus-Christ, et dont l'innocence angélique n'avait d'égale que son amour pour la pratique des plus solides vertus, à un âge où tant d'autres âmes ne connaissent pas encore le prix surnaturel de la vie.

Mais donnons de nouveau la parole à Dom Bosco : « Je faisais alors (mars 1881) un voyage » en France pour les besoins de nos œuvres, » et je devais passer tout près de Toulon.

» M. Colle me fit écrire pour m'engager à » venir visiter son fils unique, très dangereuse- » ment malade. En ce moment-là j'étais à Mar- » seille.

» Je le promis de bien bon gré, mais je ne » pus arriver qu'assez longtemps après l'époque » à laquelle j'avais reçu la demande.

» Le jeune Colle attendit, sans donner le moindre signe d'impatience.

» Lorsqu'enfin je pus m'entretenir seul à seul » avec lui, je fus frappé de l'ingénuité de cette » âme et de sa pureté.

» Je compris aisément que le fruit était mûr » pour le ciel et que Dieu voulait l'offrir à sa » Très Sainte Mère pour augmenter sa céleste » cour d'âmes virginales, destinées à suivre par- » tout, avec Elle, les pas du Divin Agneau.

» Je préparai doucement le jeune homme à » faire généreusement à Dieu le sacrifice de sa » vie ; et j'admirai combien cette âme, docile à » tous les mouvements de la grâce, fut prompte » à se diriger dans le sens que je lui indiquais, » et à s'abandonner entièrement à l'amoureuse » Providence de notre Dieu.

» Cependant, comme les conseils de Dieu sont » impénétrables, je ne crus pas devoir détourner » le jeune homme de persévérer à demander sa » guérison, si tel était l'intérêt de son âme, et » de la gloire de notre Père céleste.

» Je plaçai le malade sous la protection de » Notre-Dame Auxiliatrice, dont il portait déjà » la médaille, et lui conseillai d'invoquer souvent » cette bonne Mère, sous ce titre si consolateur » pour nous, et si glorieux pour elle.

» Le jeune Louis obéit avec la plus fervente » docilité ; pendant tout le peu de jours qu'il » vécut encore, il ne cessait de se recommander » à toute heure à Notre-Dame Auxiliatrice pour » recevoir de ses mains la grâce de supporter » patiemment la souffrance, et celle de bien » mourir, ou de guérir, si tel était le bon plaisir » de Dieu.

»
» Dans une de ses visites quotidiennes, rele- » vant les espérances du jeune malade, son con- » fesseur alla jusqu'à lui dire, avec la sainte » hardiesse des amis de Dieu : « Mon cher en- » fant, je somme Dieu de vous guérir. » Dès » qu'il fut parti, Louis, se tournant vers sa mère : » *M. le curé m'a dit qu'il sommait Dieu de me » guérir ; moi, ajouta-t-il en joignant les mains, » je vous somme, mon Dieu, de me faire mou- » rir si je devais être méchant.* »

» Un peu plus tard, s'apercevant de l'affliction » de sa mère qui ne le quittait pas un instant : » *Maman, lui disait-il, que diriez-vous si Dieu » vous demandait comme à Abraham, de lui » faire le sacrifice de votre fils ?* »

» La pauvre mère, hélas ! ne put répondre que » par ses larmes... et comme il craignait qu'elle » ne cédât pas aux instances qu'il lui faisait de

» prendre quelque repos : « *Je vous le demande » au nom de Jésus-Christ,* » lui disait-il, se » ressouvenant de l'affirmation qui avait été » gravée dans son cœur d'enfant, que rien pou- » vait résister à cette invocation » (1).

Enfin, après quelques jours encore de souffrances où il répétait avec une singulière insistance : « *J'irai au ciel, Dom Bosco me l'a dit,* » le jeune Louis s'endormit doucement dans le baiser du Seigneur, en prononçant pour la dernière fois ces paroles touchantes : « *Je vais au ciel.* »

Nous tenions à donner ces quelques détails sur une mort où tout respire l'espérance des divines allégresses, pour montrer comment, dans une famille où Dieu a sa vraie place, une âme pure gagne la terre de la vision.

On comprend mieux ensuite ce qu'une foi vive et profonde a mêlé de sainte résignation à la douleur d'un père et d'une mère qui savaient reconnaître le suprême domaine de Dieu. On s'explique surtout plus facilement l'origine, la nature et le caractère si évidemment surnaturels des rapports qui s'établirent à cette époque entre la famille Colle et Dom Bosco. Des âmes moins à l'aise dans l'atmosphère des choses divines, eussent consumé dans une stérile désolation le reste d'une vie brisée par un des coups les plus cruels qui puissent frapper les grandes affections d'ici-bas.

Monsieur et Madame Colle ne s'arrêtèrent point dans leur marche vers le céleste rendez-vous où une chère mémoire de plus, leur promettait le bonheur de l'union éternelle, dans le sein de Dieu. Un sens particulier, qui n'est pas un mystère pour les cœurs croyants, leur fit adorer la Providence dans les moindres circonstances de leur épreuve ; ce retard de D. Bosco, au lieu d'envenimer une blessure qu'il n'avait point faite, fut un trait de vive et féconde lumière.

M. Colle ne tarda pas à manifester cette impression extraordinaire de la grâce, en annonçant qu'il adoptait désormais les enfants de D. Bosco.

On l'a même entendu, à plusieurs reprises, parler de miséricorde prévoyante à propos de cette séparation qui en donnant une âme de plus au ciel, assurait un héritage aux enfants abandonnés. Cette conviction aussi touchante que ferme se traduisit dès lors par des actes importants.

Les aumônes de M. Colle ne désapprirent pas les chemins qu'elles suivaient depuis longtemps : mais elles en connurent un autre. Ni D. Bosco ni ses enfants n'auront jamais la pensée de l'oublier. La fondation Salésienne de la Navarre eut les premiers bienfaits. M. Colle contribua largement à l'édification d'un local grand et commode, en harmonie avec la destination de l'Orphelinat St. Joseph. Et cette preuve d'une charité attentive et généreuse ne fut pas la dernière. Après avoir pourvu à l'installation matérielle de ses protégés, M. Colle ne cessa point de prendre sa

(1) LOUIS ANTOINE FLEURY-COLLE, p. 104-107

part des sollicitudes qu'imposait à Dom Bosco cette jeune famille de la Navarre.

Nos enfants le savaient bien ; et c'est de tout cœur qu'ils priaient pour lui, demandant à Dieu de le leur conserver longtemps. Mais les prières, même les plus ferventes et les plus persévérantes ne sont pas toujours exaucées selon nos desirs. On dirait que tant de supplications ont donné à notre excellent ami la nostalgie du ciel, dont nous parlions le mois dernier.

C'est qu'on a beau être heureux sur la terre : un jour ou l'autre on est pris de cette nostalgie du ciel ; et quand des mérites sans nombre nous y ont acquis droit de cité, quand des voix connues et bien aimées nous y appellent, cette souffrance des saintes âmes ne se guérit qu'en Dieu.

D'ailleurs, la santé de M. Colle inspirait depuis un certain temps de sérieuses préoccupations. La maladie de cœur dont il souffrait prenait un caractère de jour en jour plus inquiétant.

Le régime prescrit ne put enrayer le mal déjà ancré dans l'organisme ; de fréquents étouffements, obligeant le malade à passer la nuit sur un fauteuil, le condamnaient à de cruelles insomnies.

M. Colle supportait ses tortures avec une édifiante patience et à deux reprises, sentant son état très grave, il avait demandé et reçu le saint Viatique, dans des sentiments d'ardente piété. L'Extrême-Onction ne put lui être administré à cause du fatal et brusque dénouement, survenu au moment où on avait le droit de ne point s'y attendre. Le 31 décembre, il passa au salon une partie de la journée, et reçut M. le curé de La Farlède, en visite du nouvel an.

Vers le soir, se sentant un peu plus souffrant qu'à l'ordinaire, il remonta dans sa chambre plus tôt que de coutume. Dans la nuit, vers quatre heures, péniblement tourmenté par l'oppression, il dut se lever un instant pour prendre une position plus favorable : ce mouvement déterminait une congestion instantanée qui l'emporta.

Cette mort si prompt, et surtout les pieuses démarches de M.^{me} Colle, permirent de renvoyer les obsèques au mardi 3 janvier.

La vie entière du noble défunt les avait préparées : la reconnaissance populaire leur a donné un caractère de touchante majesté.

Sur une dépêche lancée de Turin, D. Albera directeur de l'Oratoire St. Léon à Marseille, était accouru pour représenter Dom Bosco. Le corps devant être transporté à Toulon, une première cérémonie funèbre eut lieu à La Farlède ; malgré le mauvais temps, Dom Perrot directeur de la Navarre et une grande partie du personnel de la Maison, maîtres et enfants, vinrent y assister.

Sur les limites de la commune, M. le Maire de La Farlède adressa un adieu ému au bienfaiteur de la contrée, et déplora au nom de toute la population une perte si vivement ressentie par tous. L'âge avancé du digne magistrat lui inspira quelques paroles de foi sur l'éternité qui se rapprochait chaque jour pour lui ; et son dernier mot à l'ami des pauvres fut : *à bientôt*.

Dans l'après-midi, la dépouille mortelle de M. Colle, était reçue à Toulon, porte Notre-Dame. par le clergé et les Œuvres des paroisses Sainte-Marie et St.-Louis. Mgr. Tortel, archiprêtre de Toulon, officiait. D. Albéra, D. Perrot, D. de Barruel et dix enfants de la Navarre avaient accompagné le corps,

Après les Vêpres des Morts, un foule immense prit le chemin du cimetière, à la suite du cortège funèbre.

L'élément populaire lui donnait le caractère d'une consolante manifestation de gratitude, exprimée à haute voix selon une coutume chère aux populations méridionales. Et cet hommage n'était pas le moins touchant. L'ordre des avocats, par l'organe de son bâtonnier, exprima ses regrets sur une tombe où descendait un excellent confrère et un bienfaiteur. M. Jaubert, avocat du barreau de Toulon, déplora la perte d'un chrétien solide, homme de bien s'il en fut, que jamais aucune infortune ne trouva insensible. Et cette parole éloquente n'était qu'un écho autorisé de l'hommage de la ville entière.

Quant à nous, nos obligations, pour avoir changé de forme et de but, n'en demeurent pas moins étroites. Sans doute, au fond de toute tristesse chrétienne il y a de précieuses espérances ; et quant un départ suprême a été préparé par une vie comme celle de notre bienfaiteur, ces espérances touchent à la conviction. Mais si nos suffrages ne peuvent hâter l'heure de la récompense parcequ'elle est déjà venue, ils nous reviendront en grâces de bénédictions. Cette pensée ne saurait accroître notre gratitude : en lui assurant toutefois un retour surnaturel, elle lui donnera un élan plus généreux et plus fort.

Il n'est guère en notre pouvoir d'offrir à M.^{me} Colle d'autres consolations que celles dont la prière ouvre le trésor : Dom Bosco et ses orphelins s'emploieront à les lui procurer, avec toute la ferveur et la sainte obstination d'une reconnaissance qui de toutes les consécérations aura certainement la meilleure et la plus durable : celle de Dieu.

DERNIÈRES NOUVELLES DE DOM BOSCO.

Au moment de mettre en machine le présent BULLETIN, nous avons la douleur de constater dans l'état de Dom Bosco une aggravation du caractère le plus alarmant. Tout nous fait craindre une crise définitive qui révélera les adorables desseins de Dieu sur notre Vénéré Père. Nous demandons des prières ardentes et générales.

UNE VISITE A DOM BOSCO.

Un industriel, ami de la *Gazette de Liège*, aussi parfaitement au courant des choses professionnelles que des œuvres ouvrières, nous adresse d'Italie ces détails sur une visite rendue à Dom

Bosco, et à son principal établissement de Turin, à la veille même du jour où la santé du fondateur des Salésiens se trouva si compromise :

Florence, le 25 décembre 1887.

CHER MONSIEUR,

Sachant que bon nombre de vos lecteurs s'intéressent vivement aux œuvres ouvrières, je ne puis résister au plaisir de narrer la visite que je viens de faire au célèbre institut de D. Bosco à Turin.

I.

J'avoue qu'en franchissant le seuil je n'étais pas exempt de certaines préventions. Je m'étais imaginé, je ne sais trop pourquoi, — peut-être parce que j'avais entendu répéter souvent que Dom Bosco était un très saint homme, — que j'allais voir un couvent bien pieux et bien calme, une espèce d'oasis chrétienne dont les heureux habitants soigneusement préservés des vents brûlants du dehors, sortaient mal préparés aux âpres luttes de la vie.

Reçu avec la plus affable courtoisie, on me donna pour cicerone un jeune Père français, qui me fit les honneurs de l'établissement d'une manière aussi intéressante qu'aimable.

Dès mes premiers pas dans les ateliers je dus reconnaître que je m'étais absolument trompé. Je me trouvais en effet dans une école industrielle organisée d'une manière extrêmement pratique et intelligente. Rien sans doute ne rappelait ces exploitations modèles, qui sont souvent des modèles d'exploitation des deniers publics. L'indispensable façade monumentale faisait absolument défaut. Pas de tenue d'uniforme, pas de boutons, pas même de casquettes galonnées, aucune reminiscence de caserne. A y regarder de près je crois même que certaines culottes étaient un peu bien spacieuses et d'autres un tantinet trop courtes pour pouvoir être considérées comme la chose du premier occupant.

Mais la tenue générale était parfaitement décente.

Quant aux salles de travail, on n'avait sans doute pas pu puiser à pleines mains l'argent des contribuables ou des actionnaires pour l'enfourer dans les briques et le mortier et faire grand, mais l'ensemble avait ce caractère pratique des usines bien administrées, qui se sont graduellement développées et où l'on a fait ses affaires.

Il y avait là des ateliers de cordonniers, de tailleurs, de menuisiers, de forgerons, de boulangers et enfin de typographes au grand complet y compris la fonte des caractères, la reliure etc. L'institut possède même à Mathi une grande papeterie pour alimenter sa consommation de papier. Trois machines à gaz de 10 chevaux chacune fournissent la force motrice aux presses et aux innombrables machines-outils. Tout cela est parfaitement agencé. Ainsi des réchauds à gaz sont disposés partout où l'on a besoin du feu, la boulangerie a un pétrin mécanique et l'immense four à cuire le pain sert en même

temps de calorifère, la chaleur perdue chauffant l'église. J'ai vivement regretté que le peu de temps dont je pouvais disposer ne me permit pas d'examiner avec plus de détails toutes ces installations.

Tout en visitant ces vastes et nombreux ateliers je ne pus m'empêcher de témoigner à mon obligé cicerone, ma surprise de me trouver dans une véritable usine, et non pas seulement dans un pieux asile. Il se mit à rire de bon cœur et me répondit : « L'ambition de notre institut n'est pas du tout de former des dévôts, mais simplement de bons et solides chrétiens et des ouvriers capables et satisfaits de leur sort. Nous cherchons certainement avant tout le salut de l'âme de ces jeunes gens, mais nous poursuivons en même temps un but social. »

Je le priais, ainsi qu'un de ses compatriotes qui s'était joint à nous, de me donner quelques détails sur les moyens employés pour atteindre les résultats merveilleux dont j'étais témoin. J'appris de ces messieurs que le principe fondamental de l'œuvre de Dom Bosco était l'absence de toute contrainte. Ainsi, bien que le règlement conseille aux jeunes gens de s'approcher tous les mois des Sacraments, on les laisse libres d'observer ou non cette recommandation. Ils peuvent quitter l'institut s'ils ne s'y plaisent pas et bien rares sont les désertions.

La discipline qui me semblait bien difficile à faire observer dans un milieu où les éléments d'insubordination abondent, est maintenue admirablement sans aucun moyen de rigueur, uniquement par l'influence religieuse et l'autorité morale.

Les apprentis sont au nombre d'environ 350. On les admet dès l'âge de 11 à 12 ans et d'ordinaire ils ont terminé leur apprentissage vers 17 ans. Ils quittent alors la maison pour s'engager comme ouvriers et conservent en général les meilleures relations avec leurs anciens maîtres. Un certain nombre y restent jusqu'à l'époque de la conscription ou de leur mariage. D'autres encore ne veulent plus s'en éloigner et forment une espèce de tiers-ordre.

Le prix de la pension est au maximum de 15 fr. par mois, mais il diminue au fur et à mesure que le travail fourni est plus productif.

Du reste, un quart au plus des apprentis paie cette modique rétribution ; les autres sont des orphelins, abandonnés par leurs parents ou recueillis à leur demande. A ma question : les jeunes gens condamnés à être enfermés dans une maison de correction sont-ils également admis ? il me fut répondu négativement parce que cela était contraire au principe de liberté qui régit l'institution.

Les jeunes gens reçoivent quatre sous pour leur dimanche, mais à leur sortie on leur remet comme pécule le tiers de leurs salaires, ce qui équivalait en moyenne à fr. 150 par an. Voilà réalisé, sous sa forme la plus pratique, ce rêve si caressé par nos économistes modernes de la participation de l'ouvrier aux bénéfices !

La durée du travail est au maximum de 9

heures par jour. A côté de l'enseignement professionnel les jeunes gens reçoivent tous les jours des leçons de religion, de dessin, de commerce, de français, plus une bonne instruction primaire. L'enseignement technique est donné en général par d'anciens élèves appelés *Capi d'arte*. Les Pères, dont chacun surveille un atelier, n'ont à intervenir en rien dans cet enseignement.

J'allais oublier de dire qu'à côté de l'école industrielle, il y a un pensionnat comptant environ 400 élèves, qui suivent un cours complet d'études classiques. C'est une espèce de petit séminaire puisqu'un quart environ de ces jeunes gens entrent dans la Congrégation ou dans les ordres. La pension n'est que de 20 francs par mois, mais les trois quarts ne paient rien. En tout la maison compte environ un millier de personnes. On comprend sans peine à quelles charges un établissement aussi considérable doit faire face, et l'on se demande comment il peut se soutenir. Sans doute la charité y pourvoit en partie, mais cependant l'organisation de cette œuvre est si intelligente et son administration si soigneuse, qu'elle vit, pour une bonne part, de ses propres ressources. Les ateliers sont en général bien pourvus de travail et l'atelier de typographie en particulier avec ses annexes, a d'ordinaire, m'a-t-on dit, sa production engagée pour quinze mois à l'avance.

J'ai visités des établissements industriels de tout genre un peu dans tous les pays et jamais je dois le dire, je n'ai rencontré d'ouvriers qui m'aient fait une meilleure impression que ces jeunes gens.

Ils travaillent avec toute l'ardeur de leur âge et de leur race, en même temps qu'avec un calme joyeux et beaucoup de dextérité. On voyait qu'ils avaient le cœur à l'ouvrage. J'ai remarqué notamment dans l'atelier des forgerons un jeune homme qui maniait son marteau avec tant de bonheur que je regrettais vivement de n'être pas artiste: je n'aurais pas voulu de meilleur modèle pour un *Vulcano infante*.

Je me suis surtout arrêté dans l'atelier de typographie. Dieu me garde de chercher querelle aux typographes de certains journaux belges mais je n'ai pu m'empêcher de penser que sous quelques rapports leurs jeunes confrères de Turin pourraient leur rendre des points.

Et quelles bonnes récréations tout ce petit monde de travailleurs prenait, la besogne consciencieusement achevée! Quelle joyeuses parties de balles, quelles courses animées! Les bons Pères retroussant leurs soutanes s'y mêlaient avec entrain, on eût dit les frères aînés d'une famille. Tout cela se passait avec une grande liberté d'allures et cependant rien de désordonné. Ces enfants du peuple n'auraient été déplacés dans n'importe quel collège. De temps en temps l'un ou l'autre s'échappait des jeux bruyants pour aller dire une courte prière dans l'église attenante à la cour et il était vraiment touchant de voir avec quelle ferveur ils accomplissaient cet acte de dévotion spontanée.

Impossible de n'être pas frappé de la bonne tenue que les excellents Pères Salésiens ont su donner à ces enfants ramassés un peu partout. Ils ont réussi à leur ôter jusqu'à ce penchant inné des Italiens pour la *bonne main*. Détail assez caractéristique, ayant fait quelques emplettes à la librairie tenue avec un sérieux et un zèle tout à fait amusant par trois jeunes gens d'une quinzaine d'années, j'eus beaucoup de peine à leur faire accepter pour la boîte des dimanches quelques sous qu'ils voulaient absolument ne rendre.

Je ne saurais vous dire à quel point les relations entre les jeunes gens et leurs maîtres sont en même temps respectueuses, confiantes et cordiales; c'est vraiment quelque chose de paternel. Ils paraissent du reste très fiers de leurs excellents Pères. Ainsi ayant demandé au gamin qui m'introduisait (car l'huissier solennel fait complètement défaut) si le Supérieur parlait aussi le français, il me répondit avec une pointe de vanité tout à fait gentille: Je crois bien: il parle *tutte le lingue*.

En voyant ces jeunes gens si heureux, si bien préparés à devenir des membres utiles de la grande famille humaine, je me demandais combien d'entre eux, sans cette admirable institution, ne seraient pas devenus la proie du vice et du crime et n'auraient pas été grossi les rangs déjà si nombreux de ces *révoltés qui trouvent que leur part est mal faite et qu'il faut la refaire*.

La foule stupide et blasée n'a pour les humbles religieux qui se dévouent corps et âme à cette œuvre sublime de régénération qu'indifférence, mépris et injustice, alors que cette même foule couvre d'or et d'applaudissements les littérateurs qui corrompent les intelligences et les cœurs en fouillant les bas-fonds du peuple pour en étaler cyniquement toutes les turpitudes dans leurs immondes écrits. Ma pensée se rapportait vers ces moines qui, il y a treize siècles, sauvèrent l'humanité alors que toute trace de culture semblait submergée par les flots sanglants des invasions barbares,

Les abbayes des Gaules et de la Germanie civilisèrent nos pères par la prière et le travail comme Dom Bosco le fait pour ces sauvages de nos grandes cités modernes, dont la commune de Paris nous a dévoilé les féroces instincts. Il est permis de se demander si les rudes enfants des forêts n'étaient pas moins réfractaires aux influences moralisatrices que les pâles voyous de nos capitales.

Ora et labora, telle fut partout et toujours la devise de la foi et de la charité chrétienne. Oui l'Eglise, pour les déshérités du siècle surtout, est une mère et une mère toujours jeune et toujours féconde...

II.

On conçoit combien j'étais désireux d'être admis à l'honneur de voir Dom Bosco, qui voulut bien me recevoir, grâce à une haute et bienveillante recommandation.

Pour arriver jusqu'à lui j'eus à gravir d'innombrables escaliers et là sous les combles j'entraî dans une très modeste chambre. J'y remarquai toutefois deux magnifiques tableaux à la plume, qui attestent que si l'institut a pour but de former des artisans on y rencontre aussi des artistes. Je me trouvais en présence des principaux collaborateurs du fondateur, l'un le révérend Dom Rua son vicaire-général et l'autre le révérend Dom Durando son assistant. Le premier jeune encore, dans lequel on reconnaît de prime abord l'homme d'action, le second dont la figure ascétique rappelle singulièrement les traits émaciés de Saint-Vincent-de-Paul. Comme l'antichambre était pleine de visiteurs où se confondaient toutes les classes de la société, Dom Durando eut l'obligeance de me faire passer dans sa cellule. En y pénétrant je fus tout à fait saisi de voir un pareil dénuement. Bien des pauvres sont mieux logés et mieux meublés que cet éminent religieux et je me dis à part moi que l'état-major salésien se contentait pour logis d'un corps de garde. L'expression est peu révérencieuse sans doute, mais c'est l'impression qui me vint à l'instant même. Et voilà comment vivent les chefs de ces communautés religieuses, dont les richesses fabuleuses et l'avidité légendaire fournissent un thème inépuisable aux déclamateurs des parlements ou des cabarets. Plus laborieux que des manouvriers, plus pauvres que les pauvres eux-mêmes, ils peuvent répéter cette parole de l'apôtre : « De l'or et de l'argent je n'en ai pas, mais ce que j'ai je te le donne : Lève-toi et marche ! »

Enfin j'allais avoir le bonheur de pouvoir aborder Dom Bosco. Le cœur me battait un peu, plus qu'en approchant des puissants du monde, en pensant que j'allais me trouver en présence d'un de ces hommes que Dieu se plaît à susciter à certains moments pour montrer ce que sont et ce que peuvent les saints.

La sainteté — que de gens éclairés que ce mot fait sourire ! Et cependant, même au point de vue humain, les saints ont joué un rôle immense dans la vie des peuples. Qui oserait dire par exemple que l'influence sociale d'un Saint-Vincent-de-Paul n'a pas été autrement profonde, autrement durable et surtout autrement heureuse que celle d'un Richelieu ou d'un Mazarin ? Qui oserait dire que l'initiative providentielle de Dom Bosco dans cette épineuse question ouvrière, si elle vient à se généraliser, n'apportera pas des solutions inespérées ?

Tout en faisant ces réflexions, mon tour d'entrer arriva. Je jetai un rapide coup d'œil dans la chambre aussi pauvrement, aussi misérablement meublée devrais-je dire que possible, et j'aperçus avec émotion un vénérable vieillard, assis sur un canapé usé, courbé par l'âge et les labeurs d'un long apostolat.

Ses forces défaillantes ne lui permettaient plus même de se tenir debout, mais il releva la tête qu'il tenait inclinée et je pus voir ses yeux un peu voilés, mais pleins encore d'une intelligente bonté. Dom Bosco parle parfaitement le français,

sa voix était lente et marquait un certain effort, mais il s'exprimait avec une remarquable netteté. Je trouvai chez lui un accueil d'une simplicité chrétienne, à la fois digne et cordiale. Ce qui me toucha bien profondément ce fut de rencontrer chez un vieillard presque moribond et sans cesse assailli de visiteurs, un intérêt aussi sympathique, aussi vrai pour ceux qui l'approchent. En quel termes émus il me parla de l'évêque de Liège et de son zèle ardent pour les œuvres ouvrières. Chez Dom Bosco l'épée a usé le fourreau, mais quelle force d'âme encore dans ce corps débile ! Avec quels accents d'intime regret il déplorait que sa faiblesse ne lui permit plus de se dévouer activement à la direction de ses innombrables œuvres ! Et cependant qui plus que lui a le droit d'entonner avec confiance le cantique du saint vieillard Siméon : *Nunc dimittis servum tuum in pace ?* La discrétion m'obligeait malheureusement à abréger beaucoup plus que je ne l'aurais désiré cette émouvante entrevue avec un homme que Dieu a visiblement marqué de son sceau et qui dans peu de jours peut-être ira recevoir ces magnifiques récompenses promises à ceux qui ont combattu le bon combat !

Permettez-moi de recommander instamment à ceux de vos lecteurs qui se rendent en Italie la visite de l'Institut de la via Cottolengo. Ils en sortiront émus, ravis et songeurs et se répéteront avec une intime conviction : Là est la vérité, là est la vie, là est la solution de ces formidables questions sociales que le sphinx du XIX^e siècle pose aux hommes d'Etat et aux penseurs, — car il est écrit « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et le reste vous sera donné comme par surcroît. »

J. B.

(Gazette de Liège. Supplément du 5 janvier 1887).

EXPLORATION DE LA TERRE DE FEU.

Lettre de D. Fagnano préfet apostolique.

(Suite).

Vers les 3 heures de l'après-midi, je fis une promenade au sommet de la colline Est. On y jouit d'un spectacle charmant. Au loin, l'Océan qui envoie ses grandes vagues dans la vaste échancre de la baie; celle-ci formée par de ravissantes collines couvertes de pâturages magnifiques; enfin, derrière les collines, une foule de mignonnes vallées, arrosées par mille sources, et de loin en loin, ornées de larges taillis de *mata-negra*. De gentils petits oiseaux au plumage multicolore voltigeaient à vingt pas de moi et venaient familièrement becqueter les miettes de pain que je leur jetais. Matin et soir, ils charmaient notre isolement par un concert de mélodies inconnues et délicates. Oh ! que ne donnerais-je pas pour avoir à mes côtés des confrères ! Comme il nous serait facile d'entreprendre et de mener à bien la conversion, la régénération de ces malheureux habitants de la Terre de Feu.

Ils doivent avoir un caractère très doux ; s'ils ont tiré sur les soldats, c'est par ignorance, par terreur, pour défendre leurs femmes et leurs enfants qu'ils croyaient attaqués.

Une promenade - Tempête - Retour au campement. — Le 28, je voulus faire une promenade à cheval pour me préparer à nos marches futures. Le docteur Seger's m'accompagnait. Sur le rivage, où nous comptions trouver des poissons laissés par le reflux, il n'y avait que des tronçons d'un squelette de baleine et d'autres céteacs d'une taille plus modeste; des traces d'un sabot de cheval nous révèlent le passage récent d'un cavalier.

La grande distance qui nous sépare de la côté Nord, nous fait renoncer à pousser jusque-là, et nous tournons bride pour rejoindre le sergent Rozas en train de chasser avec un des soldats de l'escorte. Après avoir repris haleine, nous entreprenons l'ascension d'une montagne qui s'élève au Sud-Est de la baie. A mesure que nous montions, la végétation semblait prendre un aspect de plus en plus luxuriant, jusqu'à une hauteur d'environ 120 pieds.

Parmi les cimes qui entourent le plateau où nous sommes arrivés, nous découvrons avec une joyeuse surprise, un très beau lac couvert de canards sauvages, *gagliarites* (poules sauvages de la Terre de Feu) et une foule d'autres oiseaux aquatiques.

Un orage de belle venue mit tout à coup des points de suspension au bout de notre demi-extase; la grêle faisait rage: il nous fallut regagner le campement au grand trot. Nous y arrivâmes assez tard et trempés plus que de raison. Le major Lista en fut quelque peu contrarié, et un des résultats de notre équipée fut la défense de nous aventurer désormais dans les mêmes conditions. Les préparatifs pour la marche du lendemain étaient terminés. Le commandant Basualdo retourne à bord de la *Bahia Blanca* et nous offre gracieusement de porter notre correspondance à Porto Gallegos.

Votre confrère très affectionné en J.-C.

J. FAGNANO

missionnaire, préfet apostolique.

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE ST. FRANÇOIS DE SALES.

(Suite du chapitre IV).

Le roi de la fête — Un ormeau et son locataire
La bataille de Novare.

Du reste, nous avions, nous aussi, autre chose à faire qu'à encourager son escapade. Au moment où nous mettions le pied sur le seuil de l'église, M. le Curé parut sur la porte du presbytère.

Le digne prêtre, à la fois confus et surpris de ce qu'il appelait un honneur, s'approcha de Dom Bosco, et se mit à lui faire une douce violence, le priant de prendre place à sa table: quant à

ces enfants, disait-il, on va s'occuper d'eux bien vite. Dom Bosco dut argumenter pas mal de temps pour que M. le Curé se résignât enfin à continuer son repas, interrompu par notre arrivée; et toute la petite caravane, après avoir adoré et honoré le Maître, *in tympanis et organis*, se disposait à visiter les raretés du pays. » Ces mots amonèrent sur les lèvres de M. le Curé un fin sourire, et avec une bonhomie un peu malicieuse il nous apprit que la plus grande rareté du village c'était d'être rare... en habitants, perché tout au haut de la colline et première paroisse du diocèse d'Asti.

Sans plus tarder, on dépose les instruments sur la place et l'on se disperse pour découvrir les curiosités que nous espérions rencontrer nombreuses et remarquables.

Elles furent vues en un clin d'œil: elles n'existaient pas. Mais nous eûmes des compensations qui ne sont point du tout à dédaigner. L'église, dominant la colline et entourée, comme à distance respectueuse, de pauvres maisons du village; puis, le plateau sur lequel elle assise et d'où le regard embrasse les étonnantes richesses d'une plaine magnifique, riant amphithéâtre qui paraît faire le tour de l'horizon; au loin, les premières griffes des Alpes, avant-garde des grands monts sur lesquels elles paraissaient se replier pour y trouver appui et protection: voilà les grands traits de la perspective que nous offrait, à perte de vue, la vallée du Pô. Et le fleuve lui-même, que nous pouvions suivre dans ses capricieux méandres, coulait lentement, pour se perdre dans le lointain au pied des sommets déjà chargés de neige: merveilleux panorama, spectacle enchanteur! Un de mes voisins ne trouvait plus de formules pour témoigner son admiration: *autochtone* d'un coin des Alpes assez mal côté à Turin où on l'a baptisé d'un nom plus ou moins flatteur, mon cher camarade aurait presque préféré ce délicieux Albugnano à sa patrie, de fait un peu compromettante pour l'amour-propre.

M. le Curé vint nous surprendre au milieu de notre extase. De loin il nous criait pendant qu'à la suite de Dom Bosco nous marchions à sa rencontre: « Eh bien, vous les avez vues, n'est-ce pas, les raretés du pays? » — Et nous de répondre que non. — « Venez donc avec moi. » La troupe entière emboîte le pas comme un seul homme.

— Qu'y a-t-il donc de curieux?

— Attendez, attendez: un instant, puis vous le verrez et vous le saurez.

Tout en causant, nous arrivons devant un ormeau à l'air vénérable qui a eu d'innombrables visites: maintenant encore il étonne le touriste. Quatre ou cinq d'entre nous pouvaient à peine l'entourer de leurs bras. Le temps avait ménagé dans son tronc un creux providentiel: c'était du moins l'opinion du digne savetier qui en faisait sa maison de campagne, tant que duraient les beaux jours. Et c'est dans cette échoppe d'un nouveau genre que le brave homme exerçait son

art. : autour de lui, une foule de choses qui avaient dû ou voulaient être des souliers...

O Monseigneur Cagliero, dites-le, n'est-ce pas ce modeste chevalier du *tranchet* qui vous inspira la mélodie si fraîche et si délicate de votre *Savetier* content de son sort? Et vous, cher ami Gastini, qui avez créé la délicieuse romance, n'avez-vous pas trouvé dans le souvenir du savotier de l'orme, le secret d'un constant succès? Rien ne manquait pour produire l'illusion: le casque à mèche, éclatant de blancheur, la pipe vénérable que le bon vieux tenait bien près des lèvres, entre ses dents clair-seinées et branlantes.... n'est-ce pas ainsi que vous avez voulu être représenté sur le frontispice de la célèbre bluette, par le crayon magique de notre ami Rollini?

— Le grave habitant de l'orme jeta sur nous un regard satisfait, puis remit les yeux sur son ouvrage sans nous dire un seul mot: c'était un vrai plaisir de le voir travailler.

Mais l'incépuisable complaisance de M. le Curé nous appelait à d'autres fêtes. On retourna sur le plateau d'où le regard embrassait une grande partie du Piémont; c'est de cet observatoire que l'excellent prêtre avait, pour ainsi dire, assisté à la désastreuse bataille de Novare en 1849: il pouvait presque compter les coups de canon. Quelques jeunes gens de la paroisse se trouvaient parmi les combattants: tous sont revenus au village sains et saufs; mais pendant que le canon grondait au loin, quelle angoisse pour les pauvres mères! Chaque coup semblait les frapper au cœur: elles croyaient être sur le champ de bataille, voir leur enfants tomber et mourir.... Le digne Curé, afin de procurer à cette foule éplorée un peu de paix, l'excita à la confiance en Dieu et en la Très Sainte Vierge en faisant réciter le Rosaire; puis, la douleur des pauvres femmes devenant de plus en plus déchirante, le vénérable Curé les réunit à l'église, où il donna la bénédiction du T. S. Sacrement. Les pleurs et les sanglots ne cessèrent point, mais un peu de résignation et d'espérance entra dans les cœurs.

Ce récit nous transportait sur le théâtre de l'action, que nous connaissions déjà par ouï-dire. Un de nos musiciens, que nous avions baptisé le *bersagliere*, avait vu ces jours de désolation; le combat auquel il avait assisté était le thème favori de ses conversations: il voulait à toute force recommencer pour la millième fois peut-être, l'histoire complète que nous savions tous à merveille.

GRACES DE MARIE AUXILIATRICE.

Conversion d'un vieux brave.

MON RÉVÉREND PÈRE,

G***, 13 mai 1886.

Je ne sais s'il vous souvient de m'avoir vue à Paris chez la comtesse de P***, où vous m'avez reçue avec votre bienveillance si connue, et en-

couragée dans la grande peine que je vous confiais au sujet de mon vieux père âgé de 91 ans, ancien colonel du génie, qui était bien éloigné du Bon Dieu, et hostile à la Sainte Eglise. Vous vouliez, dans votre grande bonté, venir le voir avant votre départ, mais cela ne vous a pas été possible. C'est dans ce pieux entretien que j'eus avec vous, mon bon Père, que je vous remis une offrande promise comme vœu si j'obtenais cette difficile conversion, pour l'église du Sacré-Cœur à Rome, et pour la chapelle de cette église qui serait consacrée au Cœur Eucharistique de Jésus; vous m'encouragez bien à donner par avance pour être plus assurée du succès: eh bien, mon Révérend Père, je suis bien heureuse de vous dire que j'ai été exaucée, et au delà de mes espérances! Mon bien aimé père a été terrassé par la grâce, comme St. Paul sur le chemin de Damas! Dans la nuit de la belle fête de l'Immaculée Conception, après une crise horrible, où il passait, la Sainte Vierge a arrêté la mort, et après une lutte déchirante entre ce bon père et moi, ou plutôt entre le démon et la grâce, il a été vaincu par Celle qui avait écrasé le serpent! Il s'est très bien confessé, a reçu l'extrême-onction, a prié de lui-même faisant des actes de foi des plus touchants pour réparer cette foi qu'il n'avait plus depuis tant d'années!

Il a survécu 36 heures, répétant toujours qu'il était bien heureux de ce qu'il avait fait. Et il est mort bien dans la paix du Seigneur! Rendez grâces à Dieu, mon Révérend Père, je vous en supplie. C'est un miracle admirable.

Agréez, mon bon Père, tout mon respect en Notre-Seigneur.

A*** L**.

Heureuse issue d'une affaire temporelle.

A***, le 3 août 1886.

TRÈS BON ET TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Je suis heureuse de vous adresser la somme de cinq cents francs en reconnaissance de la solution d'une affaire que je vous ai recommandée en avril et qui vient d'être rendue en me rendant *justice*; que le bon Dieu en soit béni et qu'il permette que d'autres soient reconnues *ainsi*, je le demande pour sa plus grande gloire...

Serais-je indiscret de vous demander, très bon Père, un accusé de réception de *vo*tre main quelques mots seulement, vous me ferez grand plaisir; vous savez combien je suis heureuse de participer à votre belle œuvre, et de continuer, si j'obtiens de nouvelles grâces, que je vous prie de demander, et par vos chers enfants.

La personne qui a obtenu une guérison me charge de vous offrir son profond respect et vous demande de prier pour elle.

Mlle. B***.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS PENDANT L'ANNÉE 1887.

- 1 Achard M. l'abbé — *Allemagne (Basses Alpes)*.
- 2 d'Aran de Sieurac M. — *Ch^{au} de Pallanc (Gers)*.
- 3 Aris M. Paul — *Olette (Pyrénées Or^{les})*.
- 4 Armand M^{mo} — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
- 5 Astugnevielle M. l'abbé — *Orincles (H^{ms} Pyrénées)*.
- 6 Audibert M^{me} V^o — *Marseille — (B^{es} du Rhône)*.
- 7 Beaulieu M^{me} Joséphine — *Nice (Alpes M^{mes})*.
- 8 Beauregard M^{mo} — *Nancy (Meurthe-et-Moselle)*.
- 9 de Beauregard M^{mo} — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
- 10 Beauvoir M^{mo} Silvina — *Turin (Italie)*.
- 11 Béguin M. Clément — *Lille (Nord)*.
- 12 Bensa M. l'abbé, Vic. g^{al} — *Nice (Alpes M^{mes})*.
- 13 Berlioux M. l'abbé Martin — *Grenoble (Isère)*.
- 14 Bertrand M^{mo} Marie — *Villefranche (Rhône)*.
- 15 Blondeau M^{elle} Elise — *Orléans (Loiret)*.
- 16 Bonneville M^{mo} — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
- 17 Boniface M^{elle} Thérèse — *S^t Jean-de-Maurienne (Savoie)*.
- 18 de Bordo M^{mo} Paul — *Ch^{au} des Hauts (Saône et Loire)*.
- 19 Borelli M^{mo} Georges — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
- 20 Bousquet M^{elle} Pauline — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
- 21 Boutry M. Christian — *Arras (Pas-de-Calais)*.
- 22 Boyer M. l'abbé Marius — *Carnoules (Var)*.
- 23 Brest M^{mo} — *Hyères (Var)*.
- 24 Bret-Vittoz M^{mo} Anne — *S^t Béron (Savoie)*.
- 25 Calandria M. Charles — *La Ciotat (B^{es} du Rhône)*.
- 26 Carlier M^{mo} Elisabeth — *Nouvion-en-Ponthieu (Somme)*.
- 27 Carton M. l'abbé Marie Pierre Alfred — *Petit-Montrouge (Seine)*.
- 28 Cassou M^{mo} V^o Léon — *Pau (Basses Pyrénées)*.
- 29 Caverot Son Eminence M^{sr} Louis Marie Joseph Eusèbe, Cardinal-Archevêque — *Lyon (Rhône)*.
- 30 de Chabons née Zénaïde de Quinsonas — *Ch^{au} de Bresson (Isère)*.
- 31 Challamel M. l'abbé Pierre — *Guin (Suisse)*.
- 32 Chérueil M^{me} V^o — *Paris (Seine)*.
- 33 Chesneau M^{mo} V^o Jeanne — *Angers (Maine-et-Loire)*.
- 34 de Clapiers M. le M^l — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
- 35 Coldefy S. G. M^{sr} Joseph, Evêque — *S^t Denis (Réunion)*.
- 36 de Contades M^{mo} la M^l — *Angers (Maine-et-Loire)*.
- 37 Cooreman M. Victor — *Gand (Belgique)*.
- 38 Coquidé M. — *Hébuterne (Pas-de-Calais)*.
- 39 Cordier M. l'abbé — *Dijon (Côte-d'Or)*.
- 40 de Cornulier-Lucinière M^{mo} la C^{tesse} René — *Nantes (Loire-Inf^{re})*.
- 41 Coulin M. le Ch^{no} — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
- 42 Crombez M^{elle} Françoise — *Tourcoing (Nord)*.
- 43 Curtaz M. l'abbé Pacifique — *Derby (Italie)*.
- 44 Deherque-Braun M^{mo} — *Epernay (Marne)*.
- 45 Demange M^{elle} Hermance — *Nantes (Loire-Inf^{re})*.
- 46 Derode M. le Ch^{no} — *Lille (Nord)*.
- 47 Desbief M^{elle} — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
- 48 Desmazières-Choisy M^{mo} — *Lille (Nord)*.
- 49 Desmiers de Chenon M^{mo} la M^l — *Angoulême (Charente)*.
- 50 Dubosc M. — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
- 51 Dupré M^{elle} Emma — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
- 52 Dupré-Canaple M^{mo} — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
- 53 Duranton M. le Ch^{no} — *Sens (Yonne)*.
- 54 Dutel M. l'abbé — *Lyon (Rhône)*.
- 55 Duval M. le Ch^{no} — *Rouen (Seine Inf^{re})*.
- 56 Esquive M. l'abbé — *Rumilly (Nord)*.
- 57 Faguet de Champcourt M^{mo} Adèle — *Wazemmes (Nord)*.
- 58 Faure M^{mo} — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
- 59 Ferran M. l'abbé — *Captieux (Gironde)*.
- 60 de Ferrière-le-Vayer M^{elle} Marie — *Hyères (Var)*.
- 61 Fine M. Albert — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
- 62 Flécheux M^{elle} — *Paris (Seine)*.
- 63 de Fleyres M. le Ch^{no} — *Toulouse (H^{te} Garonne)*.
- 64 Fontanel M. l'abbé — *Clermont (Puy-de-Dôme)*.
- 65 Fournier M^{mo} Victoire — *Paris (Seine)*.
- 66 de Franciossi M^{mo}, Supérieure du Sacré-Cœur — *Chambéry (Savoie)*.
- 67 Frank-Jolly M^{mo} — *Reims (Marne)*.
- 68 Fuma M. — *Solliès Pont (Var)*.
- 69 Gaillard M. le Ch^{no} — *S^t Claude (Jura)*.
- 70 Gaubert M^{mo} Apollonie, Supérieure des Religieuses de N.-D. — *Millau (Aveyron)*.
- 71 Genu M^{mo} V^o Jeanne — *Nantes (Loire Inf^{re})*.
- 72 Gerardi M^{mo} V^o — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
- 73 Gheerbrant M. — *Brive (Corrèze)*.
- 74 Gigniez M. — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
- 75 Girard M^{mo} Louis — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
- 76 Grégoire M. l'abbé — *Landricourt (Aisne)*.
- 77 Hager M^{elle} — *Nancy (Meurthe-et-Moselle)*.
- 78 Hains M. Eugène — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
- 79 Hamaouy M^{mo} — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
- 80 Haton de la Goupillière M^{mo} — *Paris (Seine)*.
- 81 Heiss M. l'abbé J. B. — *Passau (Bavière)*.
- 82 Hérissé M^{mo} Jeanne née Audouin — *S^t Remy-en-Mauges (Maine-et-Loire)*.
- 83 Héraud M. Auguste — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
- 84 Hodoul M. l'abbé — *Oraison (Basses-Alpes)*.
- 85 Hubert M. J. B. — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
- 86 Humblet-Leclercq M^{mo} — *Liège (Belgique)*.

Avec permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant : HATHIEU GHIJLIONE